

Penser le numérique aujourd'hui. Réflexions dix-huitiémistes

Glenn H. Roe, Benoît Melançon

DANS **DIX-HUITIÈME SIÈCLE** 2014/1 (N° 46), PAGES 167 À 187

ÉDITIONS **SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉTUDE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE**

ISSN 0070-6760

ISBN 9782707182043

DOI 10.3917/dhs.046.0167

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-dix-huitieme-siecle-2014-1-page-167.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Société Française d'Étude du Dix-Huitième Siècle.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

PENSER LE NUMÉRIQUE AUJOURD'HUI. RÉFLEXIONS DIX-HUITIÉMISTES

« Non, l'usage du Web,
pas plus que celui de la cafetière électrique,
n'est réservé aux techniciens »

(François Bon, *Après le livre*, 2011).

En 2000, la revue *Études françaises* publiait un article intitulé « Lumières et Internet ». Son objet? « [Les] raisons qui ont poussé les dix-huitiémistes à s'intéresser très rapidement aux outils offerts par l'ordinateur dans l'analyse des textes de littérature, puis à les délaïsser, du moins en apparence; [...] les outils aujourd'hui offerts grâce à Internet et [les] problèmes particuliers qu'ils posent, notamment de repérage; enfin [...] les interrogations nées de l'apparition d'Internet dans les études littéraires, non seulement comme réservoir de techniques, mais surtout comme espace d'où penser, sur des bases inédites, ce que sont ces études¹. » Sa conclusion? « Il faut continuer à essayer de [maîtriser les technologies de l'information], en leur reconnaissant la place qui est la leur, une place circonscrite, certes, mais qui va au-delà de la technique : Internet, qui n'est qu'un outil, à l'occasion malaisé à maîtriser à cause de sa nouveauté et de son développement effréné, oblige à une attention renouvelée à la méthodologie des études littéraires ainsi qu'à leur nature². »

Depuis 2000, les choses ont bien évidemment changé, cela sur trois plans au moins. L'apparition de ce qu'on a appelé le « Web social » oblige les chercheurs à s'interroger sur leurs communautés d'appartenance. Le traitement informatisé des textes, tant par la

1. Benoît Melançon, « Lumières et Internet », *Études françaises*, vol. 36, n° 2, 2000, p. 88.

2. *Ibid.*, p. 97-98.

massification des corpus (on parle aujourd'hui de *big data*) que par l'affinement des logiciels d'analyse, permet de poser de nouvelles questions aux textes du passé. L'édition scientifique, enfin, ne sera jamais plus la même, qu'on s'intéresse à la publication des résultats de la recherche ou à la conception de nouveaux modes d'édition critique. Plutôt que de dresser une liste de sites ou d'outils, les pages qui suivent devraient servir à réfléchir aux transformations en cours des études dix-huitiémistes sous l'influence du numérique. Ces transformations ne vont pas sans débats.

Quand le Web est apparu, dans la première moitié des années 1990, personne ne pouvait savoir qu'il s'agissait du Web 1.0. C'était le Web, tout court, et sa base était le lien, l'hyperlien, et non, comme on a pu le penser, la page. Tim Berners-Lee l'a dit et répété : s'il a « fondé » ou « créé » le Web, c'était pour lier entre eux des contenus³.

On annonce pour bientôt un Web 3.0. À une époque, on parlait de « web sémantique » ; aujourd'hui, on entend plus couramment « web de données ». L'objectif de ses concepteurs est de mettre en relation les montagnes de données numériques que créent les sociétés contemporaines, données souvent invisibles ou inaccessibles pour l'instant, ou muettes parce qu'isolées les unes des autres.

En attendant, nous vivrions dans le Web 2.0. De quoi s'agit-il ? De la prise de conscience que la création de communautés est une des principales caractéristiques des communications numériques. Ce qu'il est désormais convenu d'appeler le « Web social » repose sur ce principe, qui s'incarne dans des services comme Facebook, Twitter, Flickr, YouTube, Wikipédia, Tumblr, Pinterest, Google+. Lier des contenus est utile ; lier des contenus choisis ou créés par des gens dont nous sommes proches, d'une façon ou d'une autre, voilà qui serait mieux.

Qu'en est-il de l'utilisation de ce « Web social » par les dix-huitiémistes ?

3. Voir Tim Berners-Lee, avec Mark Fischetti, *Weaving the Web. The Original Design and Ultimate Destiny of the World Wide Web by its Inventor*, New York, HarperCollins, 2000 (1999), ix/246 p.

On ne s'étonnera pas de les voir tenir blogue. C'est le cas de chercheurs patentés (James Schmidt, *Persistent Enlightenment*⁴), de doctorants (notamment sur la plateforme collective *hypotheses.org*⁵), voire de revues (la canadienne *Eighteenth-Century Fiction*⁶) ou de maisons d'édition (la Voltaire Foundation⁷). Un blogue est même consacré à l'*Histoire des deux Indes*⁸. Des services dont on a tendance à penser qu'ils servent d'abord à des frivolités, Facebook ou Tumblr, peuvent aussi jouer un rôle dans la diffusion du savoir sur les pratiques culturelles du passé et leur réactualisation (voir, par exemple, sur Tumblr, *Curiosités voltairiennes* ou, sur Facebook, le groupe Voltaire⁹).

Le réseau Twitter, dont il est facile de moquer l'utilisation uniquement ludique, peut, lui aussi, être utile aux chercheurs, à la condition que ceux-ci puissent repérer précisément les personnes avec lesquelles échanger. Que l'on considère Twitter comme une forme de microblogue ou comme un mode de communication d'informations (en l'occurrence de liens pertinents) importe peu ; ce qui est capital est la capacité à s'inscrire dans des communautés ciblées. Sur ce plan, les dix-huitiémistes francophones sont plus timides que les anglophones. Comment mesurer cela ? C'est une vraie difficulté, car les modalités de recherche dans Twitter sont encore aléatoires. On peut néanmoins s'appuyer sur les listes d'abonnés créées par des usagers : Jacqueline Langille en édite une surtout pour les chercheurs anglophones¹⁰ ; Benoît Melançon en a lancé une pour les francophones¹¹.

On peut échanger de l'information sur les réseaux sociaux, soit longuement (grâce à un blogue), soit brièvement (par Twitter), en partageant du texte et des images (le partage est le principe fondateur de Facebook, Pinterest, Tumblr et Google+). On peut contribuer à la vulgarisation scientifique par la collabora-

4. <<http://persistentenlightenment.wordpress.com/>>.

5. <<http://fr.hypotheses.org/>>.

6. <<http://eighteenthcenturyfiction.tumblr.com/>>.

7. <<http://voltairefoundation.wordpress.com/>>.

8. <<http://histoiredesdeuxindes.blogspot.ca/>>.

9. <<http://curiositesvoltairiennes.tumblr.com/>> et <<https://www.facebook.com/pages/Voltaire/107670709262200?fref=ts>>.

10. <<https://twitter.com/ECFjournal/lists/scholars>>.

11. <<https://twitter.com/benoitmelancon/lists/xviii>>.

tion à Wikipédia ; dès 2006, Roy Rosenzweig montrait combien cette encyclopédie collaborative pouvait être une école d'écriture, notamment pour les doctorants¹². Wikisource, de même, permet d'éditer des textes à plusieurs ; en 2013, pour ne prendre qu'un exemple, *Mes inscriptions*, de Restif de la Bretonne y était en cours d'édition¹³. On peut encore participer à des entreprises de recherche fondées sur la mutualisation des données. Qu'on pense, en français, aux activités de la Société d'analyse de la topique romanesque¹⁴ ou, en anglais, à celles de *The Reading Experience Database, 1450-1945*¹⁵. Ces deux entreprises reposent sur le même principe : constituer un corpus suffisant pour comprendre l'évolution de la topique dans le roman en français avant 1800 ou pour saisir les pratiques concrètes de lecture au fil du temps suppose une mise en commun, à partir de critères précis et susceptibles d'être validés, d'éléments textuels qu'un seul chercheur serait incapable de rassembler. On peut enfin écrire à plusieurs grâce à des outils nombreux et de plus en plus souvent gratuits (Google Docs, wikis, Dropbox, etc.) ou partager les résultats de sa veille documentaire¹⁶.

On l'aura compris : certains des modes de la recherche sont de plus en plus communautaires. L'époque où le courriel et les listes de discussion électroniques promettaient une accélération et une facilitation des échanges savants n'est certes pas révolue, pas plus que celle du courrier postal ou de la télécopie (il restera toujours des nostalgiques), mais d'autres moyens d'échange se trouvent désormais dans le coffre à outils des dix-huitiémistes, ces outils étant eux-mêmes appelés à changer (ni Twitter ni Facebook ne sont éternels). Cela a deux effets principaux. D'une part, pareille recherche « communautaire » pourrait donner à croire que le travail solitaire de lecture, d'analyse, de synthèse, d'écriture serait

12. Voir Roy Rosenzweig, « Can History be Open Source? Wikipedia and the Future of the Past », *The Journal of American History*, vol. 93, n° 1, juin 2006, p. 117-146.

13. <http://fr.wikisource.org/wiki/Livre:Restif_de_la_Bretonne_-_Mes_inscriptions,_%C3%A9d._Cottin,_1889.djvu>.

14. <satorbase.org>.

15. <<http://www.open.ac.uk/Arts/RED/>>.

16. Voir René Audet, « Lire, chercher, écrire – et l'atout du numérique », *Québec français*, n° 168, hiver 2013, p. 36-37.

menacé ; il n'en est rien, même s'il est indubitable que la collecte d'informations est entrée dans une nouvelle ère. D'autre part, les contours de la communauté des chercheurs se sont transformés profondément avec le « Web social ». Quiconque peut lire un blogue consacré aux Lumières et y intervenir. Personne ne demande de lettres patentes dix-huitiémistes à ceux qui pratiquent Twitter ou Pinterest. Ni Facebook ni Tumblr ne connaissent de frontières, sauf cas, de plus en plus décriés, de censure étatique. C'est dire que la recherche n'est pas seulement de plus en plus communautaire, mais qu'elle est de plus en plus publique. Cela peut mener, il est vrai, à l'annonce malencontreuse de « découvertes » qui n'en sont pas¹⁷. Les chercheurs peuvent alors être tentés de tourner le dos à des réseaux aussi peu fiables. Ils peuvent aussi penser, fidèles en cela à l'esprit des Lumières comme à celui des concepteurs sinon d'Internet du moins du *World Wide Web*, que leur rôle dans la société trouve à s'exprimer en ces lieux de la démocratisation du savoir. Ils n'abdiquent pas pour autant leur qualité de savant ; ils doivent s'ajuster à un lectorat qui, jusqu'à maintenant, a rarement été le leur. Ils s'adressent à des gens de leur communauté d'élection, mais ils sont dorénavant membres de communautés plus floues. La visibilité plus grande de leurs recherches ne devrait pas être perçue comme une forme de compromission.

La collaboration n'est pas seulement affaire de circulation de l'information. Elle est également une façon nouvelle de lire les textes.

L'avènement de « l'ère numérique » coïncide *grosso modo* avec celui du Web au début des années 1990. Pourtant, le traitement informatique des textes dans la recherche scientifique remonte à une période plus lointaine, et dans plusieurs domaines, y compris les études dix-huitiémistes, dont les chercheurs furent « parmi les premiers [...] en littérature à utiliser l'ordinateur¹⁸ ». Partant de ces tentatives très spécialisées de l'application de l'informatique en lettres et en sciences humaines et sociales, le monde de la recherche a depuis vécu l'instauration graduelle d'une culture numérique quasi omniprésente d'aujourd'hui. Or, avec la prodigieuse crois-

17. Voir Benoît Melançon, « Diderot, Tronchin et Internet », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n° 47, 2012, p. 325-330.

18. Benoît Melançon, « Lumières et Internet », art. cité, p. 88.

sance des technologies de l'Internet, la textualité numérique s'affranchit et devient de plus en plus vivante, mais aussi de plus en plus diffuse. La portée des études littéraires par ordinateur, aussi bien que la complexité de leurs outils et l'ampleur des collections, suppose l'entrée dans un monde neuf.

Les enjeux intellectuels de cette transition culturelle de l'imprimé au numérique ont été mis en lumière par Roger Chartier : « Le déroulement séquentiel du texte sur l'écran, la continuité qui lui est donnée, le fait que ses frontières ne sont plus aussi radicalement visibles que dans le livre qui enferme à l'intérieur de sa reliure ou de sa couverture le texte qu'il porte, la possibilité pour le lecteur de mêler, d'entrecroiser, d'assembler des textes qui sont inscrits dans la même mémoire électronique : tous ces traits indiquent que la révolution du texte électronique est une révolution des structures du support matériel de l'écrit comme des manières de lire¹⁹. » Le dépassement des contraintes physiques du codex par les textes numériques nous mène à interroger la vision essentiellement « humaniste » des études littéraires. Que reste-t-il des résonances fines des mots et des textes dès qu'on les transforme en textes numériques, qu'on les mêle, qu'on les entrecroise et qu'on les assemble avec des milliers et des milliers d'autres textes dans la prolifération croissante de l'archive infinie ? Comment garantir l'historicité des textes et la textualité de l'histoire (pour faire référence au programme des « *New Historicists* » anglo-américains) là où le « déroulement séquentiel » du texte numérique ne fait aucune distinction textuelle entre les données ? Comment, enfin, pourrions-nous concevoir un « humanisme numérique » – pour emprunter l'expression de Milad Doueïhi²⁰ – qui ferait valoir à la fois la puissance de calcul de l'ordinateur (pour ne dire rien de sa puissance socialisante, communautaire) et la spécificité des lettres « humaines » traduites en données et « déformées », en quelque sorte, comme objet d'étude ?

Ces questions se trouvent à la base de réflexions récentes sur les « humanités numériques » (*digital humanities*) et leur relation avec

19. Roger Chartier, *Le Livre en révolutions. Entretiens avec Jean Lebrun*, Paris, Textuel, 1997, p. 13.

20. Voir Milad Doueïhi, *La Grande Conversion numérique*, Paris, Seuil, 2008, 271 p. et *Pour un humanisme numérique*, Paris, Seuil, 2011, 177 p.

les disciplines traditionnelles en lettres et en sciences humaines et sociales. Loin de remplacer les « humanités traditionnelles », les humanités numériques offrent la possibilité d'amplifier, de prolonger et de rajeunir les disciplines humanistes dont elles proviennent, tout en forgeant de nouveaux liens entre les disciplines.

En ce qui concerne l'évolution numérique des études dix-huitiémistes des deux dernières décennies, il faut d'abord tenir compte du développement de la numérisation patrimoniale, dominée, au départ, par les grandes bibliothèques nationales ou universitaires ainsi que par les intérêts d'entreprises commerciales telles que Chadwyck-Healey et Gale-Cengage²¹. Ces nouvelles collections numérisées facilitaient et accéléraient la recherche littéraire, mais elles ne transformaient pas les pratiques savantes, ni les enjeux méthodologiques qui les soutenaient. Il a fallu attendre la deuxième génération des outils informatiques, développés afin d'exploiter des collections de plus en plus grandes de textes numérisés, pour qu'on puisse parler d'une transformation fondamentale des méthodes de recherche.

Comme point de départ dans l'exploration du traitement informatique des textes dix-huitiémistes, prenons le cas typique de l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert. Projet qui remonte au milieu des années 1990 lors d'une première tentative de numérisation entreprise par le projet ARTFL (*American and French Research on the Treasury of the French Language*) de l'Université de Chicago, l'édition numérique de l'*Encyclopédie* est tout à fait caractéristique des changements méthodologiques, voire épistémologiques, du texte numérisé qui se transforme en outil informatique²². Il s'agit

21. En l'occurrence responsables des produits *Eighteenth Century Collections Online* : <<http://gale.cengage.co.uk/product-highlights/history/eighteenth-century-collections-online.aspx>> et *The Making of the Modern World* : <<http://gdc.gale.com/products/the-making-of-the-modern-world-the-goldsmiths-kress-library-of-economic-literature-1450-1850/>>, et de maints cédéroms de la première heure numérique et actuellement disponibles comme bases de données, tels que *Eighteenth-Century Fiction* : <http://collections.chadwyck.co.uk/home/home_c18f.jsp> et *Voltaire électronique* : <<http://quod.lib.umich.edu/v/voltaire/>>.

22. *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, etc.*, University of Chicago, ARTFL Encyclopédie Project, Robert Morrissey et Glenn Roe (éd.), printemps 2013 : <<http://encyclopedie.uchicago.edu/>>. Sur l'histoire de ce projet, voir l'article de Robert Morrissey, John Iverson et Mark Olsen, « L'En-

en fait d'une transformation médiatique qui remplace la logique du fac-similé par la pensée plus souple du numérique, faisant de cette édition une nouvelle ressource à la fois distincte de l'original et fidèle à lui ; une édition modifiée certes, mais aussi, et cela est plus significatif peut-être, une édition toujours modifiable dans l'avenir. Au fil des années, l'*Encyclopédie* numérique de l'ARTFL a servi de banc d'essai pour une expérimentation prolongée de nouvelles technologies numériques et de nouvelles approches informatiques, ainsi que d'une réflexion soutenue sur les nouveaux moyens sociotechniques de travail éditorial et de communication scientifique.

Les mérites d'une édition pleinement numérique (et non seulement numérisée²³) de l'*Encyclopédie* sont évidents si l'on considère la spécificité de cet ouvrage et la virtualité inhérente aux différents systèmes organisateurs mis en place dans l'édition originelle par Diderot et D'Alembert. Le système le plus général, celui des connaissances humaines – dont l'*Encyclopédie* disait être le reflet –, a été décrit comme « une espèce de labyrinthe, de chemin tortueux où l'esprit s'engage sans trop connaître la route qu'il doit tenir²⁴ ». Paradoxalement, ce système labyrinthique, souvent aussi inextricable pour ses lecteurs que pour ses éditeurs, est devenu la structure épistémologique sur laquelle D'Alembert, au moins, voulait bâtir l'ouvrage²⁵. Faute d'un point de vue assez élevé pour comprendre le système des connaissances dans sa totalité et pour guider les lecteurs dans ce « labyrinthe tortueux », les éditeurs ont adopté trois modes organisateurs qui, pris ensemble, représentaient l'interopérabilité des savoirs encyclopédiques : l'ordre alphabétique (l'arbitraire), l'or-

cyclopédie de Diderot sur Internet », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n° 25, octobre 1998, p. 163-68 et le numéro 31-32 de la même revue, « L'*Encyclopédie* en ses nouveaux atours électroniques : vices et vertus du virtuel », avril 2002. Voir aussi Robert Morrissey et Philippe Roger (dir.), *L'Encyclopédie : du réseau au livre et du livre au réseau*, Paris, Honoré Champion, 2001, 141 p.

23. Comme celle, par exemple, du cédérom développé par Redon dans les années 1990 et toujours disponible : <<http://www.dictionnaire-france.com/ency.html>>.

24. D'Alembert, « Discours préliminaire », *Encyclopédie*, vol. 1, p. xiv.

25. Voir, par exemple, le célèbre « Système figuré des connaissances humaines » que D'Alembert a placé à la tête de l'*Encyclopédie* : <<http://encyclopedia.uchicago.edu/content/système-figuré-des-connaissances-humaines>>.

dre taxonomique (les classifications) et l'ordre dialogique (les renvois). L'interaction textuelle et intertextuelle de ces trois ordres, à la fois indépendants et complémentaires, a mené des commentateurs contemporains à décrire l'*Encyclopédie* comme un « ancêtre de l'hypertexte » et Diderot comme « l'inventeur du Web²⁶ ».

Or, à part l'évocation de comparaisons structurelles avec l'hypertextualité du Web ou bien de ressemblances frappantes avec le projet Wikipédia, il est assez évident que l'édition numérique de l'*Encyclopédie* offre, pour la première fois peut-être, une manière vraiment neuve de comprendre les ordres encyclopédiques dans leur ensemble multivalent²⁷. En outre, grâce aux nouvelles technologies informatiques, on peut désormais se placer – comme l'exigeait D'Alembert de son philosophe idéal – « au-dessus de ce vaste labyrinthe dans un point de vue fort élevé d'où il puisse apercevoir à la fois les Sciences & les Arts principaux; voir d'un coup d'œil les objets de ses spéculations, & les opérations qu'il peut faire sur ces objets; distinguer les branches générales des connaissances humaines, les points qui les séparent ou qui les unissent; & entrevoir même quelquefois les routes secrètes qui les rapprochent²⁸ ». Traçant ces « routes secrètes » dans le texte encyclopédique, autour de lui et à travers lui – en suivant donc l'injonction de D'Alembert –, l'équipe de l'ARTFL a mis l'édition numérique de l'*Encyclopédie* au centre de sa recherche actuelle sur l'extraction et la fouille de données (*data mining*) et sur les techniques d'apprentissage automatique (*machine learning*). Ces nouvelles approches informatiques visent à exploiter à grande échelle des collections numériques et à ouvrir en même temps de nouvelles pistes de recherche sur

26. Voir Éric Brian, « L'ancêtre de l'hypertexte », *Les Cahiers de Science & Vie. 1000 ans de sciences. 5^e-18^e siècle. La grande Encyclopédie. 35 volumes pour consigner tous les savoirs*, n° 47, 1998, p. 28-38; Jean-François Bianco, « Diderot a-t-il inventé le Web? », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n° 31-32, avril 2002, p. 15-25; et Paolo Quintili, « La raison lointaine : Internet, rationalité encyclopédique et rationalité télématique », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n° 31-32, avril 2002, p. 33-42.

27. Voir Benoît Melançon, « Sommes-nous les premiers lecteurs de l'*Encyclopédie*? », dans Jean-Michel Salaün et Christian Vandendorpe (dir.), *Les Défis de la publication sur le Web : hyperlectures, cybertextes et méta-éditions*, Lyon, Presses de l'ENSIB, 2004, p. 145-165.

28. D'Alembert, art. cité, p. xv.

l'*Encyclopédie*, des pistes suggérées, impliquées et facilitées par les richesses du numérique et de la recherche par ordinateur²⁹.

L'exploration et l'exploitation de ces nouveaux territoires informatiques, et les différents outils heuristiques qui en résultent, peuvent nous mener à mieux comprendre la richesse du système de classification de l'*Encyclopédie*, ainsi que la construction dialogique de son contenu³⁰. Ces outils offrent de nouvelles façons de parcourir les relations complexes que les articles entretiennent entre eux ainsi qu'avec des sources extérieures³¹. Un champ de recherche numérique s'est ouvert sur les citations, les renvois et les relations intertextuelles³². Ces approches offrent une vision de l'*Encyclopédie* en sa totalité, non seulement comme une collection de volumes ou d'articles distincts, mais plutôt comme un « tout virtuel », avec une pluralité de points d'entrée et plusieurs stratégies de lecture possibles. Voilà comment s'assurer que l'édition numérique ne devienne point ce « labyrinthe tortueux où l'on s'égaré, & où l'on n'aperçoit rien au-delà du point où l'on est », que craignait Diderot³³.

Il va sans dire que ces approches ne sont pas appelées à remplacer la lecture intensive de la recherche scientifique traditionnelle. Le texte, dans sa forme originelle, demeure toujours présent

29. On peut désormais expérimenter quelques-uns de ces « *Navigational Tools* » : <<http://encyclopedia.uchicago.edu/content/navigational-tools>>.

30. Voir Russell Horton, Robert Morrissey, Mark Olsen, Glenn Roe et Robert Voyer, « Mining Eighteenth Century Ontologies : Machine Learning and Knowledge Classification in the *Encyclopédie* », *Digital Humanities Quarterly*, vol. 3, n° 2, 2009 : <<http://www.digitalhumanities.org/dhq/vol/3/2/000044/000044.html>>.

31. Voir Timothy Allen, Stéphane Douard, Charles Cooney, Russell Horton, Robert Morrissey, Mark Olsen, Glenn Roe et Robert Voyer, « Plundering Philosophers : Identifying Sources of the *Encyclopédie* », *Journal of the Association for History and Computing*, vol. 13, n° 1, 2010 : <<http://hdl.handle.net/2027/spo.3310410.0013.107>>. Ce texte a été particulièrement mal reçu par certains spécialistes ; voir par exemple Marie Leca-Tsiomis, « The Use and Abuse of the Digital Humanities in the History of Ideas : How to Study the *Encyclopédie* », *History of European Ideas*, vol. 34, n° 4, 2013, p. 467-476.

32. Voir Gilles Blanchard et Mark Olsen, « Système de renvois dans l'*Encyclopédie* : une cartographie des structures de connaissances au 18^e siècle », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n° 31-32, 2002, p. 45-70 et Dan Edelstein, Glenn Roe et Robert Morrissey, « To Quote or not to Quote : Citation Strategies in the *Encyclopédie* », *Journal of the History of Ideas*, vol. 74, n° 2, avril 2013, p. 213-236.

33. Diderot, *ENCYCLOPÉDIE, Encyclopédie*, vol. V, p. 641.

à l'écran, le point de référence définitif de l'édition numérique et du lecteur. Précisément à cause de son format numérique, de sa non-fixité, cette édition de l'*Encyclopédie* est cependant toujours en train d'évoluer, de s'améliorer et d'être augmentée : pareil dynamisme éditorial serait difficile, voire impossible, à produire dans une édition imprimée ou simplement numérisée. Ces expériences à petite échelle sur le texte encyclopédique donnent une idée de la portée et de la promesse, des vertus ainsi que des vices, de la technicité informatique appliquée aux collections de textes numériques. D'une manière plus significative encore, elles représentent des tentatives d'exploration et de compréhension des algorithmes développés dans les sciences informatiques mais appliqués à la recherche littéraire et historique. Ce genre d'expérimentation sera de plus en plus important, au moment où les efforts de numérisation massive comme ceux de Google Books transforment la manière par laquelle nous accédons à la bibliothèque numérique globale et à la matière brute de nos travaux scientifiques.

Considérons maintenant d'autres projets numériques. Il faut constater que le 18^e siècle a été, et continue à être, pour des raisons diverses, un objet d'étude particulièrement riche dans l'établissement et l'exploration de grandes collections numériques. En Angleterre, par exemple, des historiens du 18^e siècle britannique³⁴, en collaboration avec le Humanities Research Institute de l'Université de Sheffield, ont passé une dizaine d'années à numériser les procès criminels du Old Bailey, le tribunal le plus important de la capitale anglaise. Couvrant la période de 1674 à 1913 (avec plus de 197 000 procès au total), le résultat de leur travail, à savoir *The Old Bailey Online*, représente le plus grand corpus de textes portant sur la vie du peuple jamais publié³⁵. Immense entreprise d'histoire sociale, ce projet ne saurait exister autrement qu'en

34. Clive Emsley de l'Open University, Tim Hitchcock de l'Université d'Hertfordshire et Robert Shoemaker de l'Université de Sheffield.

35. *The Proceedings of the Old Bailey: London's Central Criminal Court, 1674 to 1913* : <<http://www.oldbaileyonline.org/>>. Adam Crymble a réfléchi aux questions épistémologiques nées de ce projet : « Citer les humanités numériques : l'*Old Bailey Online* est-il un film ou un article scientifique? », dans Pierre Mounier (dir.), *Read/Write Book 2. Une introduction aux humanités numériques*, Open Edition press, 2012, p. 105-109.

ligne. Pourvue d'un moteur de recherche textuelle, d'une taxonomie méthodique des délits et des punitions, ainsi que de renseignements prosopographiques méticuleusement notés par l'équipe éditoriale, cette base de données permet de formuler des requêtes d'une incroyable exactitude portant sur des questions de longue durée. En outre, le site est doté d'une interface de programmation (*Application Programming Interface*, ou API) qui facilite l'exportation des données à d'autres fins, par des chercheurs où qu'ils soient et quelle que soit leur discipline³⁶.

Très médiatisé par la presse anglaise et bénéficiant d'une forte politique de réutilisation « ouverte » des données, *The Old Bailey Online* est devenu la force motrice de projets similaires, tous à la fine pointe des technologies numériques. Ces efforts subséquents déploient de nouvelles méthodes comme la cartographie informatique, la linguistique historique et la prosopographie numérique afin d'explorer une riche collection de bases de données dix-huitiémistes³⁷. Ce genre de projet, traitant des textes non littéraires, deviendra de plus en plus répandu, étant donné les vastes archives de textes historiques qui sont en train d'être numérisées. En France, par exemple, on a vu récemment la mise au jour d'un grand projet de numérisation de la *Collection Baudouin*, soit l'ensemble des lois imprimées pendant la période révolutionnaire, de 1789 à 1795³⁸. Supplément nécessaire à l'ensemble actuel des collections juridiques numérisées, ce projet donne à l'histoire du droit un corpus de sources beaucoup plus complet. Construite sur la même plate-

36. Un des aspects le plus novateurs du projet, cet API est expliqué ici : <<http://www.oldbaileyonline.org/static/Projects.jsp>>.

37. Voir *Locating London's Past : Map Digital Resources about London 1690-1819 onto a 1746 Map* : <<http://www.locatinglondon.org/>>, *London Lives 1690-1800 : Crime, Poverty and Social Policy in the Metropolis* : <<http://www.londonlives.org/>> et *Data Mining with Criminal Intent : Using Zotero and TAPoR on the Old Bailey Proceedings* : <<http://criminalintent.org/>>.

38. Le projet ANR (Agence nationale de la recherche) *Rev-Loi : La loi en Révolution 1789-1795* est dirigé par l'Institut d'histoire de la Révolution française de l'Université Paris I Sorbonne-Panthéon : <<http://ihrf.univ-paris1.fr/spip.php?article727>>. Voir l'interface préliminaire du projet : <<http://artfl-project.uchicago.edu/collection-baudouin>>.

forme de recherche et d'analyse textuelle que l'*Encyclopédie*³⁹, cette base de données deviendra sans doute un préalable indispensable à toute réflexion sur la fabrique et le rôle de la loi en révolution. Premier volet d'un programme plus étendu d'histoire juridique, cet effort contribuera, on peut l'espérer, à de nouvelles conceptions de l'histoire politique de la Révolution française grâce à la numérisation future des ressources connexes (comme les *Archives parlementaires* et la Collection dite *du Louvre* des lois) prévue par l'Institut d'histoire de la Révolution française⁴⁰.

Passons aux corpus épistolaires, domaine de recherche de longue date parmi les dix-huitiémistes. Le plus ambitieux des projets d'édition numérique en cours, à savoir l'*Electronic Enlightenment (EE)* de l'Université d'Oxford, met en ligne une collection de plus de 60 000 lettres tirées des meilleures éditions savantes de correspondances littéraires et portant sur la totalité du 18^e siècle⁴¹. Disposant de plusieurs technologies d'édition et de navigation (balisage des textes, recherche textuelle, gestion des métadonnées, liaison des données, etc.), *EE* a pour objectif de faciliter l'identification et l'exploration de différents réseaux – littéraires, intellectuels, sociaux, scientifiques, etc. – au 18^e siècle par le biais des correspondances, en commençant par celles de Rousseau et de Voltaire⁴². Disponible uniquement par abonnement, *EE* est devenu sa propre plateforme d'édition et de publication de correspondances « nées numériques », notamment celles d'André Morellet et de Bernardin de Saint-Pierre, et celle des nouveaux inédits de Voltaire⁴³.

39. Le logiciel en code source libre « PhiloLogic » développé par le projet ARTFL de l'Université de Chicago : <<http://philologic.uchicago.edu/>>.

40. <<http://ihrf.univ-paris1.fr/>>.

41. *Electronic Enlightenment : Letters & Lives Online*, University of Oxford, 2008-2013 : <<http://www.e-enlightenment.com/>>.

42. La *Revue Voltaire* a consacré un dossier à l'utilisation de la correspondance numérique de Voltaire (n° 9, 2009).

43. Voir *Lettres d'André Morellet : EE Born-Digital Edition*, Dorothy Medlin et al. (éd.), Oxford, Electronic Enlightenment & Voltaire Foundation, 2011 ; *Correspondance de Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre : EE Born-Digital Edition*, Malcolm Cook et al. (éd.), depuis 2008 ; et *The Digital Correspondence of Voltaire : EE Born-Digital Edition*, Nicholas Cronk et al. (éd.), depuis 2011 : <<http://www.e-enlightenment.com/info/content/>>.

L'épistolaire est à certains égards la forme littéraire la plus souvent modifiée par l'évolution des technologies de communication à travers les siècles. Il serait dès lors très fructueux de rapprocher les différents aspects de l'épistolarité soulevés par une interface numérique comme *Electronic Enlightenment* avec les travaux plus théoriques de Pierre-Yves Beaurepaire et son projet ANR « Citere » (*Circulations, territoires et réseaux en Europe de l'âge classique aux Lumières*), et, en particulier, de l'équipe « Correspondances savantes⁴⁴ ». Sous une forme liant plusieurs projets numériques ayant des intérêts de recherche similaires, *Citere* examinera les différents processus de communication à l'œuvre en Europe au 18^e siècle à partir de leurs dynamiques spatiales et de la production des territoires qui en résulte. On trouve ce même « geste cartographique » dans le projet *Mapping the Republic of Letters (MRL)* de l'Université de Stanford⁴⁵. Par l'intégration d'un système d'information géographique et de métadonnées – c'est-à-dire des données descriptives et informationnelles, distinctes du contenu textuel des lettres – tirées de la collection *Electronic Enlightenment*, *MRL* offre un outil de visualisation qui examine la circulation spatiotemporelle des lettres à travers la « République des Lettres » européenne⁴⁶. Plus récemment, l'équipe internationale des chercheurs du *MRL* s'est mise à réfléchir aux « réseaux savants » afin de comprendre les différents aspects spatiaux et non spatiaux de l'histoire intellectuelle : réseaux des correspondances qui s'étendent à travers les pays et les continents ; réseaux sociaux créés par les académies et les institutions scientifiques ; réseaux physiques, enfin, créés par les voyages. À partir d'un développement futur d'outils sophistiqués de visualisation interactive, ce projet vise à dévoiler les circuits qui ont facilité la diffusion (et la critique) des idées ainsi que la circulation des personnes et des objets au Siècle des lumières⁴⁷.

44. Voir <<http://citere.hypotheses.org/>> et <<http://citere.hypotheses.org/category/equipe-correspondances-savantes>>.

45. Voir <<http://republicofletters.stanford.edu/>>.

46. L'outil de visualisation est à <<http://www.stanford.edu/group/toolingup/rplviz/>>. Voir aussi l'article *Visualizing the Republic of Letters*, 2009 : <http://www.stanford.edu/group/toolingup/rplviz/papers/Vis_RoFL_2009>.

47. Pour une idée de la portée du projet, voir ses multiples « case studies » : <<http://republicofletters.stanford.edu/casestudies/index.html>>

De portée similaire, quoique plus tourné vers l'histoire du livre que vers l'histoire intellectuelle, un projet de l'Université de Leeds, *The French Book Trade in Enlightenment Europe (FBTEE)*, se sert d'une base de données textuelles avec un système cartographique pour visualiser les réseaux de commerce du livre français à la fin du 18^e siècle⁴⁸. Reposant sur une numérisation des archives de la Société typographique de Neuchâtel, qui ont été précédemment l'objet de plusieurs études importantes de Robert Darnton⁴⁹, le *FBTEE* permet de retracer la circulation des livres – des best-sellers aux textes inconnus – et des auteurs, ainsi que les goûts de lecture et le commerce de la librairie à travers plusieurs pays européens⁵⁰. Les données enrichies du projet décrivent le mouvement commercial d'environ 400 000 exemplaires de 4 000 livres à travers toute l'Europe : éditions exactes des ouvrages, voies par lesquelles elles circulaient, emplacements des clients qui les ont achetées ou vendues. Tout comme le *Old Bailey Online*, les données du projet *FBTEE* sont en code source ouvert (*open source*), ce qui veut dire que l'on peut les télécharger gratuitement et les mettre sur d'autres plateformes informatiques.

Pour conclure cette discussion sur le traitement informatique des textes et l'évolution numérique des études dix-huitiémistes, il faut souligner, comme ces différents projets numériques viennent de le

48. *The French Book Trade in Enlightenment Europe, 1769-1794. Mapping the Trade of the Société typographique de Neuchâtel*, Simon Burrows, Mark Curran, Vincent Hiribarren, Sarah Kattau et Henry Merivale (dir.), Leeds, University of Leeds, 2012 : <<http://chop.leeds.ac.uk/stn/>>. Pour se renseigner sur le développement du projet et le programme visant à faire de la base de données une plateforme pour d'autres chercheurs, voir le blogue du projet : <<http://french-booktrade.wordpress.com>>.

49. Voir, entre autres ouvrages, *The Business of Enlightenment. A Publishing History of the Encyclopédie 1775-1800*, Cambridge, Harvard University Press, 1979, xiv/624 p. et *The Forbidden Best-Sellers of Pre-Revolutionary France*, New York, W. W. Norton & Co., 1995, xxiii/440 p.

50. Sur la portée du projet et l'importante question de la « représentativité » de l'archive, voir le compte rendu en ligne de Robert Darnton : <<http://www.recen-sio.net/rezensionen/zeitschriften/reviews-in-history/2012/december/the-french-book-trade-in-enlightenment-europe-1769-1794>> et l'article de Simon Burrows et Mark Curran, « How Swiss was the Société Typographique de Neuchâtel? A Digital Case Study of French Book Trade Networks », *Journal of Digital Humanities*, vol. 1, n° 3, 2012 : <<http://journalofdigitalhumanities.org/1-3>>.

montrer, que le travail scientifique et éditorial à l'ère du numérique est de plus en plus un travail d'équipe. Ce nouveau mode collaboratif et collectif de la recherche – de portée fortement inter- et multidisciplinaire – exige de nouvelles pratiques communicatives et des plateformes de publication d'un nouveau type. Un projet à la pointe de toutes ces questions est *18thConnect* (*Eighteenth Century Scholarship Online*), un site web et un portail de recherche collective pour les dix-huitiémistes⁵¹. Conçue comme une collection « fédérée » de ressources numériques et de technologies informatiques, *18thConnect* permet aux chercheurs de trouver, d'annoter et d'améliorer des textes primaires, et d'enquêter sur une vaste collection de littérature secondaire. Le site est aussi doté d'une fonctionnalité en médias sociaux, ce qui rend possibles de nouvelles modalités de discussion, d'échange et de pédagogie autour des questions et des collections dix-huitiémistes. Visant à faciliter une meilleure interaction entre les archives numérisées et les nouvelles technologies informatiques, *18thConnect* est caractéristique des projets semblables dans les humanités numériques, eux qui ont l'intention de combler le « fossé numérique » dans les sciences humaines.

L'analyse automatisée des grands corpus numériques n'entraîne pas seulement une façon inédite de concevoir les études littéraires ; elle oblige également, on l'a vu, à explorer de nouveaux modes de diffusion des résultats de la recherche. Ni la visualisation de données ni la constitution d'archives où sont stockées des masses de données numériques ne correspondent plus à un monde de la publication scientifique centré uniquement sur l'imprimé. Par ailleurs, cet imprimé lui-même se transforme, plus ou moins rapidement selon ses formes. Chaque nouveau support – l'ordinateur, la liseuse, le téléphone dit « intelligent », la tablette – a obligé les éditeurs à s'interroger sur ce qu'est un livre ou un numéro de revue, sa composition, sa mise en marché, la meilleure façon de le faire connaître.

Le premier secteur de l'édition scientifique qui a été touché par le numérique a été celui des revues savantes. Tout chercheur

51 . Voir Laura Mandell *et al.*, *18thConnect* : <<http://www.18thconnect.org/>>.

connaît aujourd'hui les sites où trouver des revues en ligne : Érudit, Persée, Cairn, Revues.org, JSTOR, Muse, etc. On le déplorera ou pas, mais cette mise à disposition numérique des articles, jointe au développement des revues numériques en libre accès (*open access*), menace la survie des revues papier. Une revue comme *Dix-huitième siècle* a-t-elle encore une utilité, en cette époque du tout-numérique en matière de diffusion des articles ? Sans préjuger de la réponse, il importe de se poser la question, ne serait-ce que pour répondre aux bibliothèques (doivent-elles entreposer du papier quand des versions numériques existent ?) et aux organismes subventionnaires (doivent-ils financer les structures d'impression ?). On peut voir la disparition des revues papier comme une perte. On peut aussi la concevoir comme une occasion offerte aux revues de se concentrer sur leur rôle d'animation de leur communauté scientifique plutôt que sur la fabrication d'objets.

S'il n'est pas sûr que les revues papier disparaîtront dans un futur proche, il est une autre forme de publication scientifique qui, elle, n'a guère d'avenir. La publication traditionnelle des Actes de colloques en est probablement à son dernier souffle. Trois raisons, au moins, expliquent cela. Une raison économique : les presses universitaires, qui sont presque seules à encore publier ce genre d'ouvrage, ont de moins en moins de ressources à leur consacrer. Une raison bibliothéconomique : les Actes de colloques sont en général mal référencés, ce qui rend leur repérage difficile et limite grandement leur utilité. Une raison liée aux pratiques de lecture : les universitaires, les seuls lecteurs auxquels ces ouvrages sont destinés, ne les lisent guère dans leur entièreté, y choisissant le texte, parfois quelques textes, les intéressant. La diffusion numérique des Actes de colloques serait bien plus efficace : moins coûteuse, facilitant le repérage (grâce aux métadonnées des fichiers numériques), touchant spécifiquement les lecteurs visés. Pourquoi ne pas imaginer des dépôts numériques d'Actes de colloques par discipline ? Un portail *Siècle des lumières* comme il en existe un pour les scientifiques⁵² ? Les plateformes numériques pour ce type de diffusion existent et elles ont fait leurs preuves.

52. <<http://arxiv.org/>>.

La monographie savante et l'édition de textes sont elles aussi en voie de mutation.

La crise de l'édition savante dans les lettres et les sciences humaines et sociales, décrite notamment par Sophie Barluet et par Lindsay Waters⁵³, ne pousse pas à l'optimisme. L'édition numérique de livres scientifiques permettrait-elle de sortir de la crise? Probablement pas, mais elle pourrait offrir aux éditeurs de nouveaux créneaux de diffusion, mais aussi des champs d'application inédits. D'une part, il existe dorénavant des consortiums qui rendent les livres savants disponibles auprès des bibliothèques comme des lecteurs. En France, une initiative comme OpenEdition Books, avec un imposant budget de fonctionnement multiannuel, souhaite poser les bases d'un nouveau monde du livre savant numérique en lettres et sciences humaines et sociales⁵⁴. D'autre part, la mise à disposition numérique des textes du passé par Google Books, Wikisource ou Gallica, pour ne nommer que ces services, ne rend pas caduc, bien au contraire, le travail des éditeurs scientifiques. S'appuyant sur ces ressources textuelles de plus en plus nombreuses, des maisons d'édition ou des centres de recherche pourraient offrir de ces textes des éditions rigoureuses, certaines disponibles en papier, d'autres uniquement en numérique.

Les révolutions méthodologiques numériques dans les études littéraires et historiques font évidemment sentir leurs effets sur l'avenir de l'édition critique. Déjà fortement collectives, ces grandes entreprises éditoriales, vu qu'elles s'appuient de plus en plus sur des technologies numériques, auront besoin d'une plus grande coopération entre les informaticiens et les littéraires afin de renouveler les modèles et les modalités d'édition. Ce dialogue entre le développement informatique et la recherche scientifique et critique porte déjà ses fruits, comme le montre l'apparition de nouveaux outils conçus et réalisés explicitement pour les chercheurs et les éditeurs littéraires. Tel est le cas du projet ORAGAMI (Outil

53. Voir Sophie Barluet, *Édition de sciences humaines et sociales : le cœur en danger. Rapport de mission pour le Centre national du livre sur l'édition de sciences humaines et sociales en France*, Paris, PUF, 2004, 170 p. et Lindsay Waters, *Enemies of Promise. Publishing, Perishing, and the Eclipse of Scholarship*, Chicago, Prickly Paradigm Press, 2004, 89 p.

54. <<http://books.openedition.org/>>.

de recherche informatisé pour l'étude de la genèse des avant-textes, du manuscrit à l'imprimé), un logiciel développé au sein du groupe D'Alembert dans le cadre de l'édition de ses *Ceuvres complètes* au Centre national de la recherche scientifique⁵⁵. Né des difficultés rencontrées pour l'édition des éloges que D'Alembert rédige lorsqu'il devient secrétaire perpétuel de l'Académie française en 1772, ORAGAMI est un système qui rend possible la reconstitution de la genèse d'un imprimé à partir du relevé des variantes qui résultent des modifications successivement apportées à ses versions manuscrites⁵⁶. Ce genre d'outil sera indispensable à la critique génétique et à l'établissement critique des textes manuscrits dont la complexité textuelle est difficile à transmettre sur la seule page imprimée.

Une incorporation plus intégrale des outils informatiques aux éditions critiques, publiées en format hybride imprimé-numérique, ou même uniquement en ligne, sera peut-être la phase ultime dans l'évolution de l'imprimé au numérique. En Suisse, on a vu les premières tentatives de cette sorte d'édition hybride paraître en 2012 lors du tricentenaire de la naissance de Jean-Jacques Rousseau. Partie intégrante de l'édition nouvelle des *Ceuvres complètes* de Rousseau, sous la direction de Raymond Trousson et de Frédéric S. Eigeldinger, l'édition électronique a été menée en même temps que les volumes imprimés⁵⁷. Cette édition enrichie intègre plusieurs technologies informatiques très sophistiquées (des liaisons thématiques automatiques, la navigation par facettes, la génération et la visualisation des réseaux textuels et sociaux de Rousseau et d'autres philosophes, etc.) à une plateforme

55. <<http://dalembert.obspm.fr/>>.

56. Issu d'un travail toujours en cours, le projet ORAGAMI est dirigé par Olivier Ferret, Alexandre Guilbaud et Vincent Barrellon : <<http://dalembert.hypotheses.org/101>>. Il sera intéressant de comparer la fonctionnalité de ce prototype – dès qu'il sera disponible à la communauté des chercheurs – avec les autres logiciels d'édition électronique des variantes et de collation textuelle tels *Juxta* (<<http://www.juxtasoftware.org/>>) de l'Université de Virginie ou bien *The Versioning Machine* (<<http://v-machine.org/>>) du Maryland Institute for Technology in the Humanities (MITH) à l'Université du Maryland.

57. Voir <http://www.slatkine.com/SLATKINE_S3_WEB/PDF/ROUSSEAU_Oeuvres_complètes.pdf>. Édition papier : Jean-Jacques Rousseau, *Ceuvres complètes. Lettres*, Paris et Genève, Honoré Champion et Slatkine, 2012, 24 vol.

de publication numérique intuitive et facile à maîtriser⁵⁸. Toujours en 2012, par les efforts d'Infoclio.ch, le portail professionnel des sciences historiques en Suisse, on a vu la mise en ligne du projet Rousseauonline.ch, qui donne accès à l'ensemble des œuvres de Rousseau dans leur première édition de référence (1780-1789)⁵⁹. Les textes sont accessibles à la lecture et à la recherche en ligne, et disponibles gratuitement au téléchargement numérique (en PDF ou en Epub). Textes et illustrations sont placés sous licence *Creative Commons*, ce qui autorise leur copie, leur partage et leur réutilisation, pour autant que leur source soit citée.

Ces projets marquent en quelque sorte le point d'aboutissement des anciennes éditions critiques imprimées. Ces efforts éditoriaux comporteront à l'avenir des éléments numériques de plus en plus importants; ces éléments remettront un jour en question le modèle actuel d'une édition collective et critique publiée uniquement sous forme imprimée.

Enfin, le grand principe qui guide l'édition scientifique n'est pas à l'abri des bouleversements causés par la présence grandissante du numérique dans la vie de l'esprit. L'évaluation par les pairs – le fait de demander à des spécialistes d'évaluer, à l'aveugle, les articles, chapitres de livres ou livres (études, éditions) sur les sujets qu'ils connaissent mieux que quiconque, ce qui s'appelle en anglais le *peer review* – est désormais soumise à des remises en cause en profondeur, notamment dans le monde anglo-saxon⁶⁰. L'informatique, pour s'en tenir à deux manifestations de cela, ne peut-elle pas permettre de mener plus rapidement et plus démocratiquement l'évaluation par les pairs? Puisqu'il existe des communautés d'échanges et des communautés de recherche, pourquoi n'existerait-il pas des communautés d'experts, appelés à se prononcer à visage découvert sur le travail des autres? Si la façon de faire traditionnelle venait à changer radicalement, ce serait la base même du fonctionnement de l'édition scientifique qui serait modifiée.

58. Voir le blogue de Frédéric Kaplan, « Tout Rousseau en numérique », 27 juin 2012 : <<http://fkaplan.wordpress.com/2012/06/27/tout-rousseau-en-numerique/>>.

59. <<http://www.rousseauonline.ch/>>.

60. Voir <<http://mediacommons.futureofthebook.org/mcpress/>>.

La consommation musicale et l'organisation économique du monde de la musique ont été bouleversées par le numérique. La consommation télévisuelle et cinématographique et l'organisation économique du monde de la télévision et du monde du cinéma sont en train de l'être. Plusieurs disciplines scientifiques ont également franchi le pas, où la diffusion des résultats de la recherche se fait uniquement par la voie numérique.

Sans aller jusqu'à pronostiquer pareille révolution dans le monde des études dix-huitiémistes, il est difficile d'imaginer que la consommation littéraire, l'organisation économique du monde du livre et les modalités de lecture, d'analyse, de publication et de diffusion des textes puissent ne pas être modifiées par le numérique⁶¹. Elles l'ont déjà été – depuis plus de quarante ans – et elles vont continuer à l'être. La pensée des réseaux, la fouille des données, l'apprentissage algorithmique, la création de systèmes d'information géographique : ces entreprises collectives de recherche renouvelleront le travail littéraire et la communication savante. Le dix-huitiémiste peut choisir de rester dans le monde de l'imprimé, comme il peut choisir de participer, avec d'autres, à l'élaboration de nouveaux modes de partage, de production et de diffusion du savoir. Il lui faut cependant faire ce choix en toute connaissance de cause.

Glenn H. ROE
Australian National University

Benoît MELANÇON
Université de Montréal

61. C'était déjà évident en 2000 : « les études littéraires et la littérature ne sortiront pas inchangées de leur entrée dans le cyberspace » (Benoît Melançon, « Lumières et Internet », art. cité, p. 94).